Se doper pour être

Pascale Belot Fourcade

Le mot même de toxicomanie serait-il désuet ? c'est la question posée dans le projet de ce séminaire : « être toxicomane, de la nécessité de théoriser les addictions ? Et l'addiction semble se caractériser par le fait qu'elle n'est plus à la marge, mais qu'elle devient la norme. Le projet de mon propos est de situer qu'au-delà de l'addiction, il faudrait aujourd'hui s'intéresser à la spécificité du dopage.

« Le dopage pour être » : Mon titre n'est pas tout à fait juste : l'être est dans l'ordre du phallus. Il s'agit de se doper pour sur-être, dépasser l'être, et dès à présent, il s'agit de dire que les dopés ne sont pas des drogués, même s'ils le sont bien souvent, mais qu'ils sont drogués de ce sur-passement ou plutôt à ce surpassement. Cela n'a pas pu advenir sans un changement de régime, celui de la médicalisation des plaisirs et des jours actuels, ce qui n'est pas être infidèle à l'idéal démocratique contemporain, j'en reparlerai.

La science et la médecine, qui prennent la place de toute autorité aujourd'hui, les y encouragent en leur faisant penser qu'il y a de moins en moins d'impossibles et qu'il leur appartient de s'inventer, un sujet étant tenu d'être dorénavant l'auteur de lui-même comme le dit Sloterdijk, au-dessus de l'abîme, de se surpasser en s'affranchissant de toute contingence, en échappant à l'injustice de la loterie naturelle qui pourvoit chacun plus ou moins bien en qualités naturelles, et en évitant les exigences de la transmission, dans une notion de dépassement de soi en pure performance. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui le transhumanisme.

Aujourd'hui, il nous est proposé dans la consommation courante du plus dans les sur-aliments, les alicaments, etc. Se doper pour être, pour se surpasser, voilà l'impératif prométhéen imposé aujourd'hui à chacun.

Voilà à peu près le canevas de ce qui me semble devoir être intégré dans ce que l'on appelle aujourd'hui « être toxicomane », qui s'inscrit là à partir de l'axe de l'idéal.

On peut déjà cliniquement repérer quelques effets du dopage, mais je pense que nous aurons certainement à nous y référer de plus en plus dans la clinique qui va nous être présentée. Dans cet envahissement de l'appel au dopage aujourd'hui, on peut voir le détournement de l'autorité et de l'idéal aux mains d'une médecine conquérante, fondamentalement désubjectivante. J'y ajouterai : qui contribue aujourd'hui à l'escamotage pervers du grand Autre.

Ceci n'est pas une prophétie : n'oublions pas que dans les addictions, quand on y est, il est trop tard.

Alors reprenons.

Dans *Silicet*, C. Melman dans ses articles sur l'alcoolisme avait montré ce en quoi le « ça demande à boire », ce trouble de la jouissance, nous interroge sur une socio-génèse, c'est-à-

dire le rapport des jouissances à l'ordre social, qu'il considérait comme la conséquence d'une certaine exploitation capitaliste. J'avais illustré cela lors de formations sur l'alcoolisme par ce que disait Michel Audiard dans un de ses films : « il y a un peu de sang dans le système alcoolique breton », les Bretons qui étaient, à l'époque, ces oubliés dans la répartition des jouissances dans le social. Aujourd'hui, ce n'est pas le cas pour les Bretons qui vont avoir un aéroport international et prennent de la coke et du cannabis comme tout le monde.

C. Melman insiste sur cet angle d'abord des toxicomanies (et cela est repris dans le livre de Patrick Petit intitulé *Un héroïsme de masse*), en disant : « pour moi, la toxicomanie c'est la vérité de notre société. » Il précise aussi « je vois la toxicomanie comme une doublure de cette société de consommation, comme sa vérité ».

Ne serions-nous pas aujourd'hui dans un pousse-à-jouir sous la forme nouvelle d'un pousse-à-s'augmenter ? À tenter une Sur-nature que proposent parfois les drogues (la coke, mais aussi les anabolisants, les hormones de croissance, etc.).

Je vais donc situer plus avant la socio-genèse actuelle, mais je voudrais dès à présent souligner que, comme le situait C. Melman, l'idéal thérapeutique actuel s'avère propice à toutes les toxicomanies. Aujourd'hui, il s'agirait de produits et d'objets appartenant aux idéaux de surpassement promis et validés par l'idée de progrès. L'effacement des grandes transcendances, en éclipsant l'espérance en des ailleurs et des au-delà, a contribué au crédit de l'espérance par le biais de la science. Et nous avons bien du mal aujourd'hui à différencier les « bon pour » et ceux qui outrepassent, dans leur utilisation, les normes éthiques communes. Certes les prothèses, les greffes sont là pour témoigner de bénéfices pour les humains, mais *quid* des utilisations non prises dans les règles thérapeutiques des compléments nutritionnels, des anabolisants, des hormones de croissance, de certaines hormones prodiguées aujourd'hui (estrogène, testostérone), *quid* de la congélation des ovocytes ? *quid* de la funeste Ritaline, traitement au départ des enfants turbulents éjectés du lieu de leur histoire et de leur inscription ?

Je viens de recevoir un père qui me rapportait que sa fille, qui a une anomalie génétique 3X, avait été mise sous Ritaline. Le généticien, malgré des résultats de tests que j'ai pu lire, qui ne manifestaient pas de troubles de la concentration ou d'hyper-activité, l'avait mise sous Ritaline avec sûrement le soutien de sa mère, qui voulait la pousser sur ce versant de soin. Le fils de cette mère qui avait été à l'époque mise sous Ritaline se trouve actuellement aux USA et il est aujourd'hui drogué et dans une impasse de sa vie.

Nous avons eu aussi l'occasion de débattre avec intérêt, au séminaire « Qu'en est-il du rapport des sujets contemporains au travail ? », autour du livre de Renaud Crespin, Dominique Lhuilier et Gladys Lutz, intitulé *Se doper pour travailler*. Le texte de ce livre n'était pas classique quant à notre manière d'entendre la diffusion de drogues dans les lieux de l'entreprise. Il faisait remarquer que, paradoxalement, les consommations d'alcool, de médicaments psychotropes, tabac ou stupéfiants sont globalement le fait de sujets insérés, qu'elles viseraient à une transformation de soi : « dans le monde du travail contemporain, écrit Renaud Crespin, le dopage se présente comme la variable d'ajustement d'une organisation du travail saturée de

contraintes… prendre sur soi, ne compter que sur ses ressources propres : les produits dans leur diversité servent à cette transformation de soi. » Nous ne sommes donc plus là dans une démarche de retranchement façon Woodstock, mais dans une idée de surpassement de soi, démarche qui bien sûr va s'avérer à double tranchant. C'est le cas bien connu des traders qui répondent par le dopage à l'incroyable accélération du temps à laquelle les soumet leur travail. Et vous avez peut-être vu qu'une BD est sortie ces derniers jours, qui raconte l'usage intensif des bêtabloquants par les musiciens de musique classique.

Cette interprétation n'était pas celle que nous aurions d'emblée faite nôtre dans nos conceptions de l'utilisation des drogues. Mais elle semble répondre à la clinique dite du « Burn Out » que nous avons traitée à Bruxelles. Il s'agit d'une clinique du surmenage qui touche justement les personnes plutôt engagées dans une servitude volontaire, et qui survient quand il y a un trop grand déséquilibre entre les ressources de la personne et les demandes qui les aspirent dans une exigence insatiable du travail. Elles se sentent désavouées dans un déséquilibre majeur entre les efforts fournis et la reconnaissance obtenue. Il y a à prendre en considération que ces sujets sont débordés par une temporalité sans limite et sans scansion. J'avais fait l'hypothèse que la servitude volontaire s'avérait ne plus fonctionner, le sujet ne pouvant se recycler par rapport aux mutations du travail demandé. Non reconnu, il ne pouvait même plus faire jouir l'Autre en se constituant comme objet de la plus-value et ne pouvant s'équivaloir à un robot parfait. Le dopage s'inscrit donc aujourd'hui dans la logique du travail, mais parfois ne suffit pas, d'où mon titre à ce sujet : « Actualité de la déchetterie ».

Dans cette idée de dépassement de soi, j'ai rencontré souvent chez les jeunes anorexiques ce dopage dans une pratique du sport très excessive. On peut bien sûr parler des endorphines à qui on prête des sensations de légèreté bienheureuse. Les pédiatres qui s'en occupent tentent de freiner cette délinquance physiologique en leur prescrivant un arrêt du sport. J'ai moi-même été très aidée dans la cure d'une jeune anorexique par un accident qui l'a immobilisée, une fracture de cheville. Après le résultat du bac, alors même qu'elle rentre dans une certaine mascarade de séduction de bon aloi, cette jeune fille s'aperçoit que ce corps athlétique qu'elle avait façonné ne lui correspond pas, décollant ainsi son regard pris, capturé dans la jouissance du dopage sportif.

Les mères aujourd'hui, allez savoir pourquoi, favorisent la danse à tout prix !

Le sport est le terrain expérimental, l'archétype du dépassement de soi dans une production du corps ; c'est aujourd'hui un véritable laboratoire de la performance humaine, comme le disent les philosophes Isabelle Queval, Cynthia Fleury, qui reprend le terme « drogué du dépassement » et William Gasparini. C'est là que s'expérimentent toutes les techniques de dépassement : les drogues, les stupéfiants, jusqu'aux expériences récentes en nanotechnologies et thérapies géniques.

N'oublions pas que le sport a été traversé de tout temps par les notions de mesure et démesure, donc ne soyons pas dans la dénonciation inutile : les jeux antiques, que nous pouvons ré-interroger à l'occasion de ces réflexions sur le dopage, sont apparus comme une propédeutique et une mise à l'épreuve de l'idéal d'exception ; une fabrique de l'idole, du guerrier, du vainqueur dans une apologie aristocratique qui n'est pas aujourd'hui absente,

mais qui devient un vœu démocratique partagé, entraînant une adhésion de plus en plus large aux conditions pour y parvenir, aujourd'hui subverties par la science qui va au-delà de la démesure dans le sens antique. L'adhésion au dopage touche aussi le sport amateur où chacun veut être l'apollon de lui-même.

Le copain d'un patient, qui pratique un cyclisme touristique, prend des anabolisants, ce qui interrogeait mon patient sur la création de l'illusion chez cet homme : nous savons que l'illusion, en se donnant un corps artificiel, est la sortie du cadrage du corps par le fantasme, hors du semblant, donc.

Les principes de la gymnastique antique, eux, prônaient le développement harmonieux de l'individu en même temps qu'il s'agissait de forger un sujet adéquat à la cité. Cette gymnastique devient rapidement médicale tout en s'affirmant, avec Hippocrate et Gallien, comme le moyen de la santé et le lien avec la nature. Nous sommes, il faut le comprendre, parvenus à une mise à l'écart de l'Hippocratisme qui prônait la bienfaisance et le « *primum non nocere* ». Aujourd'hui, on le sait, malgré le serment demandé aux médecins, on en est bien loin. Le dopage manifeste cette disjonction entre santé et performance.

Alors le dopage, qu'est-ce que c'est ?

Le dopage constitue une perversion du dépassement de soi. Le dopage est un défi, il réalise un triomphe d'un sujet via les possibilités de la science qui permet d'outrepasser les normes et les mesures physiologiques. Le corps est dans le sport le vecteur d'un accomplissement possible, le lieu où croire en son destin se fait par le corps. Il n'est pas sans avoir introduit une véritable « sportivation » des mœurs aujourd'hui.

La volonté de performance, qui caricature l'accomplissement personnel, est une tentative de découvrir jusqu'à l'exaction le « rendement maximum » du corps, qui se technologise dans une hybridation constante avec l'artifice, dans l'étymologie de fraude et de tricherie, pourrait-on dire : on sait bien que détourner la loi est même un jeu excitant. L'évolution du jeu compétitif entraîne une sur-naturation constante du champion. Cette entreprise qui feint d'ignorer la contrainte n'est pas sans conséquence : le flou entre le licite et l'illicite pousse nécessairement à une certaine délinquance, par rapport à la physiologie même, de sujets qui ne sont plus bordés par les lois du langage puisqu'ils doivent contourner en permanence les règles par un impératif, ce droit à se doper qui devient un dû, qui ne doit rien à personne, un défi sans loi ni entrave. On n'est pas étonné que dans les centres de sport, où les consommations prohibées deviennent la règle, et dans les lycées sportifs se développe une psychopathologie que nous connaissons : tentatives de suicide, troubles dits anxio-dépressifs, overdoses, fugues, etc., et nous savons déjà que le prix à payer bien souvent pour les sportifs entraînés est celui d'une certaine casse : l'ancien sportif devient un vrai drogué, un grand déprimé, et beaucoup ont remarqué une obésité d'anciens sportifs. N'oublions pas que la consommation dopante est souvent orale. Quelques-uns s'en sortent pourtant, des grands sportifs qui ont réussi à prendre des positions statutaires symboliques : grand coach, reconnaissance des médailles. Ceux-là ont été capables de se rejouer dans la parole. Mais pour la plupart le prix est souvent cher payé : par la chair même, les maladies, les décompensations

et la mort. Les médecins comme le Dr Gilles Errieau, qui a beaucoup travaillé avec l'AMCPSY autour des problèmes de l'alcoolisme, le confirment : les grands sportifs ont une espérance de vie écourtée.

Aujourd'hui, le spectacle du sport et la spectacularisation de la consommation confortent une certaine religion de l'idole et réunissent dans une même capture de jouissance les différentes communautés et classes sociales.

Aujourd'hui, nous sommes déjà augmentés par tous les objets techniques (téléphone, tablettes, etc.) qui compensent la précarité naturelle de l'humain. Ils ajoutent au sujet, à l'individu une artificialité qui augmente la maîtrise et le pouvoir sur le corps dans sa relation à l'espace et au temps, à l'espace qu'il réduit ou augmente de façon planétaire et au temps qu'il accélère. Ils ne sont pas sans imposer aux personnes quelques contraintes et commandements : le sujet est rapidement pris dans un autoérotisme par l'objet. Les sujets s'en trouvent tout autant dans un rapport de dépendance. Nous consommons aujourd'hui pour nous augmenter, bientôt possiblement soumis à des intelligences artificielles que l'on présente comme les nouveaux maîtres de façon persécutante, un maître de type colonial : seuls quelques-uns en seraient les élus, et le dopé à l'intelligence artificielle seul pourra prétendre à être le nouveau maître.

La science prend position dans le dénigrement du manque et l'individu qui cherche à combler ce manque devient autoentrepreneur, capitaliste de lui-même. L'espoir vient du corps facilement désaffférenté du semblant. Aujourd'hui, la science est productrice et façonnante des corps : la chirurgie esthétique en est un exemple mais cela va bien plus loin dans la transformation des sexes. Quand on lit les perfectionnements de la chirurgie et les possibilités ouvertes par les manipulations génétiques, on en reste assez stupéfaits. Les chimères sont proches et les idées neuroscientifiques des nanotechnologies, qui veulent régler quelques anomalies par l'implantation de puces dans le corps,s se voient préemptées par l'idée de l'intelligence artificielle. Tous ces idéaux du progrès creusent l'idée de la précarité naturelle de l'humain et poussent à des expédients pour y répondre.

Ce dépassement de soi est à entendre, il me semble, comme résultant de la pression de l'individualisme qui se donne ses lois, sa toute liberté, et va tenter de se donner les moyens de quitter les restrictions imposées par la soumission au langage pour se soumettre à un impératif d'émancipation, épaulé par les nouvelles possibilités de la science et l'évolution des juridictions. Un mot à titre d'illustration de cela sur le rôle de la loi Kouchner de 2004, loi relative au droit des patients et de la qualité du système de santé, qui introduit des mots comme « démocratie sanitaire », « droit et responsabilité des usagers du système de santé ». Cette loi proposait de passer à une relation horizontale, une sorte de partenariat qualifié d'équilibré entre patients et soignants, comme l'écrit le préambule de la loi.

Ce modèle alternatif semble être celui de l'autonomie du malade tel qu'il était exprimé dans le « Self Determination Act » de 1991 au États-Unis. Cette loi qui devait combattre l'excès de l'autorité médicale a en quelque sorte légitimé un pouvoir d'automédication généralisé des populations à l'heure actuelle.

J'ai été interpellée par le titre d'un séminaire auquel nous avons été plusieurs à participer, il y a deux ans : « Les usages de drogue comme traitement de soi. » Pour moi, le soi, justement, est en faillite dans la toxicomanie et ce titre nous avait un peu dérangés, avec Thierry Roth, mais nous avions choisi de l'interroger : ce titre s'élaborait à partir d'une idée foucaldienne des pratiques de constitution de soi, une pratique qui se fonderait sur une liberté et ne serait pas entendue en tant qu'une modalité d'assujettissement. Sorte de déni du symptôme, la singularité du sujet serait constituée par ces actes de liberté et de production de soi. Il apparaît que ces théories soutiennent et fabriquent la société d'aujourd'hui.

C'est certainement un des aspects d'un autre régime de la jouissance. Et le dopage n'est donc en rien une exclusion par rapport à la société. Il est plus un système qui permet une intégration dans un monde concurrentiel qui a perdu les repères de l'étalonnage et verse dans la financiarisation, dans le virtuel et le spéculatif.

Cet individualisme s'accompagne nécessairement de ce qu'un sociologue américain, un certain Rogers Brubaker, a appelé « l'empire du choix », en parlant de la confrontation de l'individu à sa question d'identité, en refusant l'appartenance à une seule identité : l'individu aujourd'hui, au nom du libéralisme et d'une radicalisation, se donne le choix d'être trans race (s'il est blanc de se vivre comme afro-américain par ex.), transgenre, ou inter-sexe.

Ce qui m'amènera à étendre cette notion à l'idée d'un dopage du sexe tel que la position trans le formule aujourd'hui : les genres nouveaux, il y en a beaucoup, capables de surpasser les bornes et les limites des jouissances ordinaires et de la sexualisation des sujets, ou autrement formulé, de dépasser la malédiction du sexe, comme le formulait Freud.

À partir du moment où il y a une licitation de l'empire du choix, victoire de l'individualisme qui peut aussi se resserrer dans un nationalisme radical, il y a peut-être à envisager la nécessité d'un dopage pour être, pour suturer ce que de parler vous rend boiteux.

Dans son article : « L'Addiction comme Une ? » lors des journées qui ont été faites à Lyon, J.-L. Chassaing s'interrogeait sur la fonction des addictions en citant Freud et Melman : Freud semblait pencher pour une substitution au sexuel, C. Melman le présentait comme le remplacement du régime phallique marqué par l'aléatoire, par le mécanisme objectal afin d'obtenir à volonté plaisir et jouissance, cette dernière représentée par la tension du manque de l'objet réel, dans le désaveu de l'acte de parole.

Le dopage focalisé sur le corps, en ce qu'il outrepasse l'imaginaire tenu par le symbolique d'un dépassement et d'une amélioration de soi, le pervertit dans l'abus et l'excès qui se joue alors dans le réel. Le défi, dans la recherche de l'en-plus, ne pose pas d'emblée la même question que l'addiction, doublure ou substitution de la pulsion sexuelle. Il serait peut-être plus à considérer comme une manière d'éviter le symptôme. L'addiction, effectivement, camouflait le symptôme. Il serait là plutôt comme un évitement à ce qu'imposent les lois du langage et de la castration.

« Le corps est toujours perfectible et le sujet aujourd'hui recompose son identité, ses temporalités, sa dimension existentielle à partir d'un corps centre, devenu destin, et qu'il peut produire », écrivait Isabelle Queval.

C'est cette même capacité à produire son corps, capacité qui leur est permise par l'état de la science à ce jour, qui est aujourd'hui revendiquée comme une liberté par un nombre croissant de personnes qui ne veulent plus se reconnaître dans une assignation et une naturalisation qui les destineraient à être homme ou femme.

Paul B. Preciado est un théoricien reconnu et apprécié des théories trans, une tête de liste militante, traduit en sept langues et plus, car le militantisme accompagne nécessairement une montée sur la scène, et il faut être performatif.

Ces théories s'accompagnent d'une revendication politique qui réduit le sexe à un genre social et s'oppose à l'hétérosexualité « nécropolitique hégémonique ».

Bien sûr, derrière tout cela il y a l'ombre des « *french theories* » et de Foucault pour qui tout est politique.

Paul, alias Beatriz, se situe comme « fugitif de la sexualité », « transfuge du genre », « dissident du régime de la différence sexuelle » : « notre pratique politique est de désobéir aux normes de genre et de sexualité. »

Dans un ouvrage intitulé : *Un appartement sur Uranus* paru en 2019, Paul Preciado écrit :

« Je ne suis pas un homme, je ne suis pas une femme, je ne suis pas hétérosexuel, je ne suis pas homosexuel, je ne suis pas bisexuel. Je suis un dissident du système genre-genre. Je suis la multiplicité du cosmos enfermée dans un régime politique et épistémologique binaire et je crie devant vous. Je suis un uraniste confiné dans les limites du capitalisme techno-scientifique. »

Je ne vais pas me mettre dans la position d'interpréter cet auteur comme un cas clinique ni de frontalement me situer dans le champ qu'ils récusent en revendiquant politiquement de ne pas être jugés par ce qu'ils appellent « l'hétéronorme », et pris dans la psychopathologie ou la passion curative. Mais à partir de la lecture de ce livre, de celui intitulé *Testo Junkie : sexe, drogue et biopolitique* et d'un autre intitulé *Manifeste contra* [sans t] *sexuel*, on peut situer qu'il n'est pas si simple de passer le mur du langage, qu'il appelle le mur de Berlin et d'entrer dans une guerre révolutionnaire dite « de mille ans ». Cela lui impose de passer de frontière en frontière dans la tentative de trouver un lieu de vie hors de toute assignation.

Paul Preciado et les groupes trans sont pris dans cette nécessité de l'annulation du phallus symbolique pour assurer l'égalité et la liberté sexuelle dans l'abolition de la dualité des sexes. Preciado écrit : « Hier le lieu des luttes était à l'usine, aujourd'hui c'est le corps. » C'est dit !

Mais nécessité de la structure, quand le phallus est récusé, c'est-à-dire la possibilité de compter trois, les impasses de la binarité du deux peuvent se multiplier à l'infini, se formuler ½, ce sera l'entre deux pour le lieu en passant de frontière en frontière vers Uranus, lieu du signifiant bon pour tous, où le corps dans ses enjeux sexuels hybridés pourrait se fabriquer par morceaux, montage artificiel des corps suivant des choix arbitraires d'un sujet devenu omnipotent.

Il va donc tenter, pour être ce fugitif confronté forcément à du binaire, de se stabiliser dans un entre-deux dans l'idée de déjouer les lois de la parole et du langage.

Pour se réaliser en corps, Beatriz s'est vue dans la nécessité, à partir d'une homosexualité Queer, de se doper à la testostérone, stimulant apparemment très efficace qu'elle prend d'ailleurs non pas dans les règles de prescription médicale pour une transition, mais comme un shoot en doublant ou triplant les doses. La testostérone lui permet aussi d'effectuer une transformation physique qui lui donne des allures d'homme, la moustache à laquelle elle semble très attachée, lui permettant une hybridation bio-médicale entre un éros homosexuel féminin et un fétiche phallique. Il s'agit pour elle de se doper pour être, mais être quoi ? Tout en ayant initialement le projet d'être un homme faute de mieux, elle pensera avoir trouvé ce mieux dans le chemin de sa transformation. Cela se traduira par un « ni… ni » démultiplié, ni H, ni F ni… et la jouissance d'une errance géographique qui lui permet de penser approcher ce qu'a fait inscrire sur sa tombe celui qu'elle a aimé par-dessus tout, l'écrivain homosexuel Guillaume Dustan : « J'ai toujours été pour tout être. »

Il s'agit d'être tout via le corps, puisqu'on peut même doper le corps vers toutes sortes d'hybridations, voire de chimères, et comme le précise Paul dans le titre d'un article de son livre : « Après le livre, imprimons la chair. »

« De la même façon que nous, corps trans, décidons intentionnellement d'introduire des variations hormonales ou morphologiques qui ne peuvent être reconnues exclusivement comme masculines ou féminines selon les codes binaires de genre, il serait possible d'implanter une multitude d'organes sexuels sur un corps. Il serait possible d'avoir un pénis avec un clitoris ou aucun des deux, ou un 3^{e} bras à la place du pénis, ou un clitoris sur le plexus solaire », ce qu'elle est obligée de situer dans une esthétique qui se situera nécessairement hors de la reproduction sexuelle. L'altérité de la reproduction sexuelle n'est pas dans le scope !

Le corps livré en acte à un façonnage deviendrait en quelque sorte le lieu psychique. Ce n'est plus un corps pris dans la parole mais un corps démontré en signes.

Cette demi-transition l'a toutefois livrée, dans l'attente de sa nouvelle nomination de Paul, dans quelque chose qu'elle appelle un « démeublement », que nous pourrions appeler dépersonnalisation : « Mon corps est une maison vide, sans aucun meuble, un espace sans nom. J'attends et je crains la violence d'être nommée. » On ne joue pas avec la nomination si aisément ! C'est un temps de mélancolie : grandeur et misère trans ! J. Butler y avait pensé.

Ce mouvement de contestation radicale qui réunit Virginie Despentes, Hervet Guibert, Renaud Camus et Guillaume Dustan n'est pas sans intelligence, et sans talent littéraire. Ils ont justement souligné la congruence entre l'économie du capital et un ordre dit sexuel dans un refus d'un assujettissement qui ouvrirait à une subjectivation. La transformation du corps a ceci de bien qu'elle est performative tout en permettant l'économie de la parole, un lieu psychique réduit au corps, c'est-à-dire à l'acte. On peut y comprendre leur influence dans cette inspiration, cette tentation trans d'une jeunesse déçue par le symbolique à trous, comme les *blue-jeans* aujourd'hui.

Juin 2019